

<http://avisdepassage.com/article3.htm>

ROSA, MITZI, DOLPHI, et PAULA - (Décembre 2003)

Les sœurs sacrifiées de Sigmund Freud

Un portrait à l'huile montre Freud âgé de douze ans au côté de ses cinq sœurs et de son frère Alexander. Une photographie de ce tableau (SIGMUND FREUD - Lieux, visages, objets – 1979 – Gallimard) porte la légende suivante : (Communication orale d'Alexander Freud) – « *J'avais six ans lorsque mon frère Sigmund âgé de seize ans me dit "Regarde Alexander, notre famille est comme un livre. Tu es le cadet de la famille et moi l'aîné, ainsi nous sommes les solides couvercles qui doivent soutenir et abriter les faibles sœurs nées après moi et avant toi" ».*

On le sait, toutes (sauf Anna, l'aînée mariée en Amérique) périrent en déportation en 1942 et 1943.

Sigmund Freud, lui, mourut en sécurité dans sa belle maison anglaise en 1939, un mois après le début de la guerre.

Son principal hagiographe Ernest Jones, à propos de la fin des quatre sœurs, écrit simplement: « Par bonheur, il ne sut jamais ce qu'il advint d'elles ». Tout est bien puisque l'âme du grand homme peut dormir en paix. Et, après tout, le calvaire final de Rosa, Mitzi, Dolphi et Paula n'est que l'aboutissement de vies sacrifiées dès l'enfance à la gloire de l'aîné, le "*Sigi en or*" d'Amalia, sa mère idolâtre.

En réalité, si vraiment Sigmund Freud a prononcé les mots cités par son frère dans l'adolescence, on peut qualifier l'attitude qu'il eut par la suite de "forfaiture".

Sur le portrait de famille, les cinq regards des petites filles, dont la vivacité n'a pas échappé au peintre, nous interpellent. Pourquoi les lois de Mendel se seraient-elles trahies pour réserver au seul Sigmund l'aptitude à comprendre le monde?... Malheureusement, aucune d'elles n'a eu droit même à l'embryon d'une culture. Déjà sur ce tableau, les rôles sont distribués. Anna tient une guirlande de roses, Marie un panier de fleurs. Rosa aussi a sa petite branche. Les deux autres entourent leur petit frère âgé de deux ans qui tient un fouet et un polichinelle; mais dans la main de Sigmund on a mis un livre. Hélas, cet homme considéré comme un des pionniers du progrès humain s'est fort bien accommodé de ces normes, au point d'en faire dans certains de ses écrits, l'apologie.

On retrouve les cinq sœurs sur une photo de famille de 1876. Les regards sont toujours pleins de promesses. Par exemple, celui de la belle Paula avec son front haut, ses traits fins, sa silhouette élancée qu'on devine sous le corset, une dignité un peu hautaine... Elle n'a que douze ans mais porte haut sa petite poitrine et semble sûre d'elle. Elle fait penser aux Filles de Lumière qu'on voyait naguère en Israël, mi-femmes soldats, mi- madones des *kibboutzim*. Derrière elle se tient Anna, l'aînée, à côté de son frère Sigmund qui détesta l'intruse dès sa naissance. Plus loin Rosa, réputée "la sœur préférée" de Freud. Elle habita sur le même palier pendant son bref mariage, puis déménagea ensuite, laissant aux Freud son appartement. Des recoupements ultérieurs laissent penser qu'elle fut toute sa vie une victime (consentante, précise Freud). Elle eut deux enfants, l'un, à vingt ans fut le seul tué de la famille pendant la guerre de 14-18; l'autre, enceinte hors mariage, se suicida. La petite Marie (dite Mitzi), pas très jolie, eut un destin peu glorieux: dans les années 1880, Jacob Freud, le père, subit de

graves revers financiers, accrus par la crise qui sévissait à ce moment en Autriche. Le biographe Ernest Jones relate en détail la vie de la famille à cette époque. À un certain moment, nous dit-il, la famille ne disposait que d'un florin par jour (environ deux francs or). Les sœurs étaient dans un état de maigreur à faire peur. Jones nous dit pourtant que ce sont les femmes qui ont amélioré le sort de la famille. Mais comment?... N'ayant pas fait d'études, les jeunes filles ne pouvaient postuler qu'aux emplois domestiques. Alors, par amour-propre, on obligea Rosa à partir en Angleterre et on envoya Mitzi à Paris cacher sa pauvreté et se placer comme bonne à tout faire. (Jones signale qu'elle n'y apprit pas le français). De là elle trouva moyen d'envoyer deux cents francs à sa mère...

Et Sigmund, lui, comment vit-il à cette époque?... Il commence ses études de Médecine en 1873, année du crack qui ruina sa famille en même temps que la moitié de l'Autriche. Le jeune homme suit les cours qui lui plaisent, picorant dans des domaines annexes au point de consacrer trois années de plus que nécessaire à l'obtention de son diplôme. Quarante ans plus tard, il écrira: « Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu dans mes jeunes années le désir de soulager l'humanité souffrante ». Apparemment il n'a pas non plus le désir de soulager la misère de sa famille qui se sacrifie pour lui car, à vingt-sept ans (alors qu'il est fiancé depuis un an) il vit toujours chez ses parents, monopolisant l'éclairage moderne ainsi qu'une pièce lui servant de bureau, tandis que les autres s'éclairent à la bougie et s'entassent dans les trois pièces restantes. Il fait également supprimer le piano d'Anna pour ne pas être dérangé par le "bruit". (D'autre part il surveille ses lectures, lui interdisant Flaubert et Dumas et met en garde ses sœurs contre tout penchant à la séduction).

Pendant son séjour de six mois à Paris (où il vit surtout avec de l'argent emprunté) il va au théâtre et fait bonne figure dans le cercle mondain de son maître Charcot. C'est probablement l'époque où sa sœur Mitzi s'y trouve, mais Jones ne mentionne pas la moindre rencontre.

Revenu en Autriche, logé et chauffé à l'hôpital de Vienne, il avait besoin du double de son traitement de trente florins pour vivre. Il lui fallait de la viande deux fois par jour, des cigares en quantités et il ne pouvait supporter d'être mal vêtu. Il finit par avoir de grosses dettes qu'il ne remboursera jamais.

Tandis que les petites sœurs, au bord de l'inanition trouvaient le moyen d'envoyer de l'argent à leurs parents, Freud ne s'installa comme médecin que sous la pression d'un de ses maîtres et surtout le désir d'épouser Martha, après quatre ans de fiançailles. Il ouvrit son cabinet à Pâques 1886, soit plus de douze ans après le début de ses études et cinq ans après l'obtention de son diplôme.

Quatre de ses sœurs s'étaient mariées ou fiancées avant lui: Anna, l'aînée, avait épousé Elie Bernays, le frère de Martha; Rosa, la préférée (dont il n'assista cependant pas au mariage) devint frau Graf; la jolie Paula fut mariée pendant cinq ans à un Monsieur Winternitz, puis devint veuve; Marie, la petite exilée parisienne, épousa un cousin roumain (méprisé par Freud comme "asiatique") et continua à s'appeler Freud. En 1884 Freud écrit à Martha « Mais ne te semble-t-il pas qu'on s'arrache nos petites sottes? Dolphi est la seule qui soit encore libre. Elle m'a dit hier — je l'avais invitée à goûter pour qu'elle répare ma redingote noire — "Comme ce doit être merveilleux d'épouser un homme cultivé, mais un homme cultivé ne voudrait pas de moi n'est ce pas?" Je n'ai pas pu m'empêcher de rire devant cette affirmation ». (Ce n'est pas de la question qu'il rit, mais bien de l'affirmation: la prétention à vouloir épouser un homme

cultivé). Ce rire sonne donc comme une cinglante confirmation du peu de cas que Freud faisait de ses sœurs. Non pas par cruauté, mais par un machisme impunément étalé qui tient pour zéro toute aspiration d'une femme à autre chose que l'humble service de l'homme. La petite Dolphi n'épousa pas un homme cultivé. Elle n'épousa personne et resta auprès de sa mère jusqu'à la mort de celle-ci survenue à quatre-vingt-quinze ans.

Trois mois après l'Anschluss du 11 Mars 1938, Freud et sa famille avaient quitté Vienne pour l'Angleterre. Le récit de cette émigration est consignée dans le détail par Ernest Jones (avec comme toujours quelques erreurs de dates), mais ce récit, cautionné par Anna Freud, est précieux. Son dévouement à Freud est si total, il épouse si complètement sa façon de voir vis-à-vis de ses sœurs, qu'il n'a même pas l'idée qu'une relation fidèle des événements puisse le desservir. (D'ailleurs qui cela a-t-il choqué?) Et pourtant...

Freud a quatre-vingt-deux ans. Il souffre depuis vingt-trois ans d'un cancer de la mâchoire. Quand survient l'Anschluss, il se dit d'abord trop vieux et trop malade pour quitter Vienne, mais il cède finalement à la pression de son entourage. Seulement quel pays voudrait l'accueillir avec sa famille? Ensuite, les Nazis les laisseraient-ils partir? Ernest Jones trouva facilement un pays d'accueil: l'Angleterre.

La Psychanalyse avait fait un chemin glorieux et Freud était mondialement connu. Ainsi on n'hésita pas à solliciter l'intervention du Président Roosevelt lui-même qui, par ambassadeurs, secrétaires d'Etat et chargés d'Affaires interposés, fit pression pour obtenir cet exeat. (Il y eut aussi l'intervention inattendue de Mussolini, à qui Freud avait dédié un de ses livres).

Grâce à quelques autres appuis ou connaissances, y compris au sein du régime Nazi, Freud put sauver une bonne partie de sa fortune ainsi que ses collections de statuettes antiques qui arrivèrent intactes en Angleterre. Il put ainsi acheter Maresfeld Garden, la grande maison devenue musée, qu'on équipa même d'un ascenseur. Et Freud put faire face aux soins extrêmement coûteux que réclamait son état, y compris les visites des médecins et chirurgiens venus du continent, dont celle du Professeur Lassagne, médecin-chef de l'Hôpital Pierre et Marie Curie, à Paris.

En Angleterre, Jones avait remué ciel et terre pour que les précieux émigrés bénéficient même du droit de travailler. C'est ainsi qu'il écrit que par amitié (ils patinaient ensemble), le ministre de l'Intérieur lui donna « carte blanche pour remplir les formulaires d'entrée, concédant également le droit de travailler pour Freud, sa famille, ses domestiques, ses médecins personnels et pour un certain nombre de ses élèves et de leur famille ». Ainsi, en ordre dispersé arrivèrent là-bas, outre Freud et sa femme, sa belle-sœur Mina, ses fils, filles, brus, gendres, petits-enfants, l'amie d'Anna: Dorothy Burlingham, les domestiques, les médecins particuliers, sans oublier le Chow-Chow "Lün" et la précieuse collection à laquelle Freud attachait la plus grande importance. Si bien que, comme l'écrit Martha à la fille de sa belle-sœur, Marie: « Si on ne pensait pas tout le temps au sort de ceux qu'on a laissé là-bas, on serait parfaitement heureux ». Brave Martha!... Que n'a-t-elle eu son mot à dire quand Freud décida de ne pas inscrire Rosa, Marie, Dolphi et Paula sur le formulaire envoyé par Jones.

Jones explique ainsi l'attitude de Freud envers ses sœurs «N'ayant aucun espoir de pouvoir subvenir à leurs besoins à Londres, Freud avait du laisser ses vieilles sœurs... Mais lorsque le danger nazi se fit plus proche, son frère Alexander et lui leur donnèrent la somme

de 160 000 Schillings autrichiens (environ 22400 dollars), somme qui devait suffire pour leur vieillesse, à condition de ne pas être confisquée par les nazis ». Or:

1) 22000 dollars placés en Angleterre n'auraient-ils pas été plus en sécurité que dans l'Autriche nazie?

2) En fait les 160000 Sch. ne sont pas un don tardif des deux frères (Alexander avait émigré deux mois avant son frère et se trouvait en Suisse complètement ruiné), mais résultait d'un fonds constitué dans les années trente par eux-mêmes et leur sœur Anna qui vivait en Amérique. Malheureusement il restait un arriéré d'impôt et la somme qu'on leur remit en 1938 fondit complètement du fait de cet arriéré, augmenté d'un impôt de 25% qu'on nommait la *juva* (impôt expiatoire imposé aux juifs).

3) Sur « le danger nazi qui se fit plus proche », on lit dans le livre de Peter Gay: *Freud, une vie, une œuvre (1998)* « Cet esprit de haineuse vengeance, ce fanatisme sadique que les allemands avaient mis cinq ans à acquérir, fut l'affaire de quelques jours pour les autrichiens... Les incidents qui se multiplièrent dans les rues des villes et des villages... dépassèrent en horreur tout ce qu'on avait pu voir dans le Reich hitlérien ».

Jones qui était venu à Vienne à ce moment n'a pu ignorer cela, non plus que Martin et Anna (les enfants Freud) tout deux emmenés et retenus par la Gestapo. On ne peut pas croire, désireux comme ils l'étaient de convaincre leur père de la nécessité du départ, qu'ils ne l'aient pas mis au courant. Freud lui-même avait reçu la visite de la Gestapo et tenait un journal des événements.

Il était certes affaibli physiquement, mais tout prouve qu'il avait entièrement sa tête. Pendant les deux mois qui le séparent de l'exil, il travaille à son ouvrage sur Moïse et traduit, avec Anna, un livre sur le Chow-Chow de Marie Bonaparte!

Durant les quinze mois qu'il vivra encore en Angleterre, entre les interventions sur sa mâchoire, il recevra des clients en analyse. Il écrira, recevra de nombreuses visites, se fera filmer et suivra de près la question de son éventuelle nomination pour le prix Nobel.

Les raisons pour lesquelles les quatre sœurs ont été laissées à Vienne, seules et sans appui, ne sont évidemment ni financières, ni liées à un quelconque affaiblissement de son esprit. Les chroniqueurs sont, sur ce sujet, particulièrement discrets et leurs commentaires gênés sont presque toujours erronés. On a parlé de leur grand âge et de leur mauvais état de santé. Mais Sigmund n'était-il pas leur aîné et il était difficile d'être plus malade que lui. Mina Bernays fut du voyage, et pourtant on la sortit d'une clinique où on venait de l'opérer des yeux, pour la transporter à Londres où elle eut une longue et périlleuse convalescence.

Les quatre sœurs avaient résisté à la famine dans leur jeunesse, à la guerre, aux deuils les plus cruels. (La longévité des femmes Freud est exceptionnelle). Quand elles furent déportées en 1942, elles avaient derrière elles quatre ans d'une vie épouvantable dont on a quelques échos, par exemple cette lettre de Janvier 1941, qu'elles adressent au gérant nazi de leurs biens: « Très honoré Docteur — La misère extrême nous oblige à faire appel à votre aide malgré votre attitude de refus dans la question de l'appartement » (Chassées de celui qu'elles louaient, elles s'étaient réfugiées dans celui d'Alexander). « Après avoir du, il y a trois mois, héberger deux couples dans notre appartement, nous recevons une nouvelle affectation de huit personnes et nous, les quatre sœurs, sommes confinées dans une seule pièce qui doit tenir lieu de chambre et de pièce de séjour. Nous sommes, comme vous le savez, des

personnes âgées, souvent malades, alitées, une aération et le ménage sont impossibles sans atteinte à la santé ainsi que le rangement des ustensiles de première nécessité. Le plus simple commandement d'humanité s'oppose à une telle contrainte et nous ne pouvons pas penser que vous resterez insensibles devant cette exigence et que vous nous refuserez votre aide. C'est pourquoi nous nous tournons vers vous, très honoré Docteur, en tant que notre représentant avec la prière ardente de demander exceptionnellement et en insistant sur l'urgence auprès du responsable de la réinstallation des juifs du premier district, de restreindre la nouvelle installation à quatre personnes au lieu de huit; pour ces personnes une solution a été trouvée. Dans l'attente que vous voudrez bien accorder une oreille attentive à notre appel désespéré, nous signons... Marie Freud, Adolphine Freud, Pauline Winternitz ». (Cette lettre ne porte pas la signature de Rosa). Le lendemain, les sœurs écrivent qu'une intervention est devenue sans objet, l'installation des huit personnes ayant déjà eu lieu.

A la fin de 1938, ce qui restait de leurs biens avait été bloqué sur un compte géré par un administrateur, Eric Führer qui se révéla une franche canaille. Il donna aux sœurs de quoi subsister jusqu'à Juin 40. A cette date, un SOS a été envoyé au fils d'Alexander parvenu à New York qui envoya 120 dollars mensuels.

Le 29 Juin 1942, on emmena Marie, Dolphi et Paula au camp de concentration de Theresienstadt. Rosa Graf les suivit par le convoi du 29 Août. Là, la célibataire un peu souffreteuse qui raccommoait les vêtements de son frère, survécut aux privations jusqu'en février 1943, puis mourut probablement de faim, à quatre-vingt un an. Marie, la petite exilée parisienne qui économisa sur ses gages pour envoyer 200 francs à sa mère, et la belle Paula, furent gazées au camp d'extermination de Maly Trostinec, le 23 Septembre 1942. Quant à Rosa "la sœur préférée", elle se retrouva à Treblinka dans un des cinq convois de 8000 personnes qui y furent déportées entre le 5 et le 12 Octobre 1942.

Un témoin au procès de Nuremberg, Mr Razjman raconte ce qui suit « Le train arriva de Vienne. J'étais alors sur le quai quand les gens furent sortis des wagons. Une femme d'un certain âge s'approcha de Frantz Kurt (le commandant du camp), présenta un *Ausweis* et dit être la sœur de Sigmund Freud. Elle pria qu'on l'emploie à un travail de bureau facile. Frantz examina avec soin l'*Ausweis* et dit qu'il s'agissait probablement d'une erreur, la conduisit à l'indicateur de chemin de fer et dit que dans deux heures un train retournait à Vienne. Elle pouvait laisser là tous ses objets de valeur et documents, aller aux douches et, après le bain, ses documents et son billet pour Vienne seraient à sa disposition. La femme est naturellement entrée dans la douche d'où elle ne revint jamais ». Rosa qui, à quatre-vingt-deux ans, pense encore qu'on va l'employer à travailler!... Et comme elle est fière d'être une Freud, persuadée que le grand homme va la protéger au-delà de la mort!...

Si on voulait tenter de disculper Freud, on pourrait alléguer que, comme lui, les vieilles dames n'avaient pas très envie de quitter Vienne. Il n'en est rien, au contraire, elles attendirent avec confiance des visas pour la France qui ne vinrent jamais. Au mois d'Août 1938, Rosa se plaint à une amie que les visas français, malgré la « haute influence du bon ami de son frère (l'ambassadeur des Etats-Unis William Bullit) ne sont pas encore arrivés ». Mais comme elle l'aime ce frère! « Le cher vieil homme ne va pas bien, écrit elle. On dit qu'Anna fait des choses extraordinaires pour aider son père ».

Cette destination française est une idée débattue depuis le début entre Freud et Marie Bonaparte. Alors pourquoi écrit-il à celle-ci le 12 Novembre 1938 : « Les derniers événements

horribles en Allemagne rendent plus aiguë la question du devenir des vieilles femmes, entre 78 et 80 ans »... ? (Rien de pire en Novembre en Allemagne qu'en Autriche en Juin et, rappelons-le, les "vieilles femmes" sont plus jeunes que lui). « Cela dépasse nos forces de les garder en Angleterre »..._(Pourtant elles sont valides, apparemment faciles à vivre ; deux au moins doivent parler anglais et il y a l'Amérique ou vit leur aînée...) « La fortune que nous leur avons laissée à notre départ, 160 000 Sch. est peut-être déjà confisquée maintenant et sera sûrement perdue si elles partent ». (Est-il possible d'aller plus loin dans le cynisme?...) « Nous pensons à la Riviera française, Nice ou les environs. Mais sera-ce possible? » (Pourquoi pas Monte Carlo ou autre station mondaine? Freud oublie qu'elles ne parlent pas français).

Ce fut, hélas, Theresienstadt et Treblinka...

Il est vrai que Marie Bonaparte fit tout ce qu'elle put pour les amener en France, mais ce qui n'aurait posé aucun problème en Juin 1938 devint, au fil des mois, un projet irréalisable. Seulement il y a fort à parier que Freud ne se souciait pas de se trouver à Paris et à Londres où personnalités et journalistes l'attendaient, accompagné de ce cortège peu flatteur.

Cette ultime façon de faire à l'égard de ses sœurs est dans le droit-fil du mépris dans lequel il les a toujours tenues.

Finalement, en guise de condamnation, c'est à lui-même qu'il faut emprunter la citation suivante. Dans une lettre à Arnold Zweig de 1934 il écrit: « Au cours de l'une des batailles de César en Gaule, il s'avéra que les assiégés (était-ce Alésia et Vercingétorix ?) n'avaient plus rien à manger. Ils poussèrent leurs femmes et leurs enfants dans le no man's land situé entre la forteresse et l'armée romaine qui l'assiégeait, où ces pauvres misérables moururent de faim... Il aurait été plus miséricordieux de les tuer dans la ville ».

Le commentaire de Jones concernant la fin des sœurs de Freud est d'une rare mauvaise foi: « Freud n'avait pas de raison spéciale de se montrer anxieux à leur sujet, la persécution des juifs n'en était encore qu'à ses débuts ». Pourtant, il avait écrit quelques pages plus tôt à propos de l'arrestation d'Anna, en Mars 1938 par la Gestapo « qui la retint toute une journée »: « Ce fut certainement le jour le plus sombre de la vie de Freud. La pensée que l'être le plus précieux au monde et aussi celui dont il dépendait tellement, puisse être en danger d'être torturé et déporté vers un camp de concentration, comme cela se produisait si couramment, lui était à peine supportable ».

Malgré la complicité évidente de Jones et d'Anna, y a-t-il dans ces conditions la possibilité de dédouaner Freud du forfait par lequel il abandonna ses sœurs aux nazis?...